

Frères et sœurs bien-aimés,

Alors que la solennité de la Toussaint approche, et après avoir entendu cet extrait d'évangile, une phrase du B^x Marie-Eugène de l'Enfant Jésus (ocd) me revient à l'esprit : "La sainteté c'est la force de Dieu, dans la faiblesse de l'homme. La sainteté c'est d'être mû par l'Esprit-Saint car c'est Dieu seul qui fait les saints". Dans l'évangile, seul le publicain redescend chez lui « *justifié* » (cf. Lc 18, 14), ajusté à la sainteté de Dieu. Que s'est-il passé ? Seul le publicain a reconnu sa faiblesse. Il s'est abaissé devant le Seigneur qui s'abaisse pour nous faire miséricorde : « *Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé* » (Lc 18, 14). Mais alors, qu'est devenu le pharisien ?

La prière du pharisien avait pourtant bien commencé : « *Mon Dieu, je te rends grâce* » (Lc 18, 11). C'est une formule familière aux juifs dans la prière, qu'elle soit publique ou privée. La prière est d'abord louange et action de grâce (eucharistie). On retrouve cette formule dans la prière du Seigneur Jésus, quand il s'adresse au Père en présence des disciples : « *Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange* » (Lc 10, 21). Pour être chrétienne, notre prière devrait toujours commencer, comme celle du Christ, par une louange et une action de grâce... L'objet de l'action de grâce de Jésus, et celle des juifs de son temps, était les merveilles et les miracles que Dieu n'avait cessé de multiplier depuis la création et tout au long de l'Histoire du Salut. Dans sa Miséricorde, Le Seigneur Dieu avait libéré son peuple de l'esclavage d'Égypte, l'avait délivré des mains de ses ennemis, lui avait donné une terre, l'avait fait revenir sur cette terre après l'Exil, etc. Avec Jésus, la mémoire de la Miséricorde de Dieu – et de ses actes qui sauvent – s'est enrichi. Ainsi est-Il dans l'action de grâce avant la révélation du Royaume de Dieu (cf. Lc 10, 21) et avant la résurrection de Lazare (cf. Jn 11, 41sv).

Sur ce point, bien qu'elle ait bien commencée, la prière du pharisien est plus que décevante : « *Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes – ils sont voleurs, injustes, adultères –, ou encore comme ce publicain* » (Lc 18, 11). Le pharisien ne pense pas à Dieu, mais à lui-même. Il rend grâce à Dieu, non pour ses merveilles, mais pour la merveille qu'il présume être, par lui-même. Le pharisien n'est pas un simple vantard, un peu plus bavard et naïf que les autres. Il fait partie des gens tellement sûrs d'eux qu'ils méprisent les autres, se croient justes et pensent donc n'avoir besoin ni de conversion ni de la Miséricorde de Dieu. Frères et sœurs bien-aimés, le Seigneur nous donne cet évangile pour nous délivrer de ce poison qui habite notre cœur !

Le publicain, quant à lui, a dû prendre son courage à deux mains pour se présenter devant le Seigneur, au Temple. Il connaît bien l'opinion de ces concitoyens sur son compte. Il a dû en essayer des quolibets ! Et la prière que le pharisien vient de prononcer, en sa présence, à haute et intelligible voix, l'humilie encore plus et accentue sa détresse. Face à Dieu et à ceux qui se présentent comme justes, il n'a rien à offrir, il n'est rien. « *Le publicain, [...] se frappait la poitrine, en disant : "Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !"* » (Lc 18, 13). C'est précisément au cœur de cette détresse, de cette faiblesse, de l'impasse dans laquelle son cœur se trouve, qu'il va faire l'expérience de la Miséricorde de Dieu et de sa grâce. Au sein de son péché – parce qu'il revient avec un cœur contrit, brisé, en miettes (Ps 50, 19) – il fait l'expérience de la douce pitié de Dieu. C'est pourquoi Jésus déclare : « *quand ce dernier redescendit dans sa maison, c'est lui qui était devenu un homme juste, plutôt que l'autre* » (Lc 18, 14). Le publicain nous montre qu'il n'existe pas d'autre lieu où rencontrer Dieu véritablement et où Le connaître, sinon dans la conversion, quand nous nous retournons vers Lui. "Celui qui connaît son péché, disait saint Isaac le Syrien (7^e s.), est plus grand que celui qui ressuscite un mort. Celui qui pleure une heure sur lui-même est plus grand que celui qui enseigne le monde entier... Celui qui connaît sa faiblesse est plus grand que celui qui voit un ange... Celui qui suit le Christ en secret et avec repentir est plus grand que celui qui jouit d'une grande réputation dans les Églises" (Logos, n°34).

Frères et sœurs bien-aimés, chacun d'entre nous, nous sommes à la fois le pharisien et le publicain de cet évangile. Nous balançons entre, d'une part, l'orgueil spirituel et le mépris des autres qui nous éloigne de Dieu et nous enferme dangereusement sur nous-mêmes et, d'autre part, le risque de tomber dans une mésestime de soi malade ou un sentiment excessif de culpabilité, lui aussi enfermé sur lui-même. L'alternative entre la fausse liberté (le pharisien) et la fausse culpabilité (le publicain) ne peut être dépassée que par le vrai repentir évangélique, c'est-à-dire, par le cœur brisé et contrit, qui est pure grâce de l'Esprit Saint. Ainsi, l'homme atteint sa vérité devant Dieu, et découvre le véritable amour (=Dieu), source de la vraie liberté. Frères et sœurs bien-aimés, commençons donc par nous tourner vers Dieu, nous frappant la poitrine et murmurant : "Seigneur Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur". Ainsi, nous découvrirons **par qui** nous sommes aimés, **combien** nous sommes aimés, et nous pourrions chanter : « *Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis* » (Ps 138, 14). Amen.